

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XII.

MONTREAL, 24 MARS 1900.

No 253

SOMMAIRE

La vérité toute nue, *Vieux-Rouge* — Au Conseil-de-Ville, *Civis* — La loi La-combe, *Franc* — La Gloire, *Jean Riche Pain* — Chronique, *Rigolo* — Le Fruit Chinois et le Chardon Français, *Paul Aadam* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au *REVEIL* ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le *REVEIL* est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

GARDEZ L'ENFANCE.

L'enfant est sujet à tant d'accidents de la gorge.... A la moindre alerte faites prendre du BAUME RHUMAL.

LA VERITE TOUTE NUE

Je viens de recevoir une communication destinée à un grand journal, et que je publie après la réponse négative du susdit.

Quoique tout ce qu'elle contient a été dit et répété en maintes occasions dans les colonnes du *REVEIL*, je crois opportun de la donner à mes lecteurs, en la faisant précéder de commentaires qui ne seront peut-être pas fort goûtés par nos gouvernants actuels, mais qui rendent bien l'opinion publique telle que je l'entends exprimée tous les jours par les amis les plus dévoués du parti libéral.

L'hon. M. Laurier a dit l'autre jour qu'un gouvernement ne doit jamais être guidé par l'opinion publique.

Je n'ai aucune raison de douter que les paroles du premier-ministre ont été fidèlement rapportées. Alors je suis obligé de dire que, dans mon humble opinion, cette phrase du grand homme était maladroite, parce que l'opinion publique, dirigée par la presse du pays, doit avoir un certain

poids dans la direction des affaires des citoyens.

Elle ne se base pas généralement sur les journaux amis, subventionnés par l'Etat pour dire des choses agréables aux ministres, mais bien sur les journaux indépendants qui ne se gênent pas pour exprimer leur pensée.

Quant le moment des élections arrive, les gouvernants, surtout les gouvernants libéraux, s'aperçoivent qu'ils ont fait fausse route, mais il est trop tard !

Et ils culbutent.

Ça s'est vu deux fois depuis vingt ans, aux dépens des conservateurs, et deux fois aux dépens des libéraux dans les deux gouvernements.

Gare aux prochaines élections !

Aujourd'hui le Canada est supposé être gouverné par un gouvernement libéral, et c'est à celui-là que je dirai des choses désagréables, peut-être, mais dont la véracité ne peut même pas être discutée.

Allez donc dans les clubs, circulez parmi les groupes, écoutez les conversations particulières des hommes qui s'occupent de politique, et vous entendrez partout la même chose. Sans compter les salons, où les jupons, qui ont toujours formé l'état-major des gouvernements libéraux, potinent à qui mieux mieux, avec des sourires verdâtres et amers semblant dire qu'ils n'attendent que le moment de montrer à ces messieurs que si l'opinion publique ne compte pas dans leurs calculs, celle des femmes possède une force que rien ne peut arrêter.

Depuis 1868, époque où j'avais l'honneur d'appartenir à la société de l'Institut-Canadien, aux jours où Mgr Bourget la frappait d'une sorte d'excommunication qui l'a coulée—jusqu'à 1884, il y avait

encore des libéraux réellement désintéressés ; M. Laurier lui-même était un de ceux là ; on se battait pour les principes sacrés, immuables, immanents, (c'était l'expression) du libéralisme canadien.

Le programme du parti portait alors plusieurs articles qui en sont complètement disparus depuis son avènement au pouvoir.

On n'entend plus parler de la suppression de la dime, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de l'abolition des privilèges extraordinaires du clergé ; tout cela est disparu pour faire place à une politique de conciliation et de compromissions qui a encore étendu ces privilèges.

Or, toutes ces concessions extraordinaires de la part du parti du progrès et de l'avancement de notre peuple n'ont pas été accordées pour des nêfles. Je ne crois pas que nos gouvernements libéraux soient assez naïfs pour cela. Mais je constate que leur confiance a été surprise lorsqu'ils ont cru que ces messieurs de la soutane les soutiendraient dans les moments critiques.

Ils ont déjà été largement déçus et je m'en rapporte à l'historique des événements depuis ce temps, et ne demande pas d'autres preuves.

Le jour où le clergé trouvera son intérêt à lâcher les libéraux, il le fera avec une désinvolture des plus élégantes, et ce sera bien fait.

Les libéraux désintéressés aujourd'hui sont ceux qui sont morts.... ou riches. Il y en a quelques-uns à Montréal et à Québec.

Voilà la raison qui les porte à demander à l'hon. premier-ministre de leur rendre une justice un peu tardive mais qui leur est dûe.

Ils exigent qu'en dehors des questions

d'amitié personnelle, l'hon. M. Laurier n'oublie pas que des services réels ont été rendus par les travailleurs du vieux parti libéral qui méritent une récompense adéquate.

Je ne suis pas prêt à dire que M. Laurier n'a pas reconnu les services de quelques-uns de ces vétérans, au contraire.

C'est pourquoi nous avons vu, dès les premiers jours de son gouvernement, M. Lavergne, associé du premier-ministre, promu au poste de juge. Le savant avocat devait être récompensé, parce qu'il avait rendu des services réels à la cause libérale et au chef de l'opposition, lorsque ce dernier, plus jeune, tenait haut et ferme, entre ses mains robustes et nerveuses, la hampe du drapeau rouge.

Ce drapeau, de rouge écarlate qu'il était alors, depuis qu'on y a mis du bleu, par le mélange des couleurs, est devenu d'un jaune terne qui ne nous dit rien qui vaille pour l'avenir.

Plus tard, la nomination de l'hon. M. Langelier, ancien ministre, fut violemment arrachée au gouvernement, et M. Beausoleil n'a été casé que pour l'unique raison qu'il était trop fort.

Je ne parlerai pas ici des nominations du menu fretin. Tout le monde sait à quoi s'en tenir, mais je mettrai sous les yeux du premier-ministre la communication que j'ai reçue et que voici :

Il n'y a pas à se le dissimuler, ou M. Laurier a complètement perdu la tête, ou il a oublié qu'il est le chef du parti libéral. Depuis que nous sommes au pouvoir, disons-le avec chagrin, l'administration fédérale a commis faute sur faute ; de sorte que tous les vieux libéraux ont été cruellement désappointés.

Le premier grief, et le plus sérieux peut-être, a été le choix des ministres. Tous les anciens du parti, les vrais méritants, François Langelier en tête, ont été soigneusement écartés ; plus tard,

c'était Beausoleil, Préfontaine, Bernier, Choquet, et tout cela pour être agréable à Maître Tarte, qui, il faut bien l'avouer, est le véritable chef du gouvernement.

Quelle a été la conséquence de la faiblesse impardonnable de M. Laurier, sinon l'exercice du patronage au profit des conservateurs, et au détriment de tous les bons vieux serviteurs de la cause libérale. Sans l'attitude énergique de M. Langelier, Sir Adolphe Chapleau aurait été nommé lieutenant-gouverneur, en récompense, sans aucun doute, des persécutions dont Luc Letellier de Saint-Just avait été la victime, ou pour le remercier de nous avoir volé le pouvoir en 1879, grâce à la trahison des cinq renégats qu'il avait achetés. A quel titre, demandons-nous. Il n'en avait qu'un : c'était son amitié, ses affinités avec M. Tarte.

M. Laurier sait que ce dernier est odieux à la grande masse du parti libéral. Il sait qu'en le gardant dans son gouvernement il conduit le parti à la ruine. Mais périsse le parti plutôt que de jeter à la mer ce caméléon politique !

Pour mieux accentuer son mépris pour le sentiment solennellement exprimé de la masse du parti libéral, M. Laurier vient de nommer M. Tarte commissaire du Canada à l'Exposition de Paris. Il n'y avait pas, dans le parti libéral, un homme assez intelligent, assez fûté, pour remplir cette position honorifique : il fallait l'hon. M. Tarte. Et encore il conserve son portefeuille, il cumule. Oui, voilà le plus violent ennemi du parti libéral pendant vingt ans bombardé représentant du Canada en France.

Voilà qui est fort, n'est-ce pas ? Eh bien, poursuivons. Savez-vous qui est allé représenter le Ministère des Pêcheries ? Un autre conservateur, le major Gourdeau, la créature de sir A. Caron.

Il fallait envoyer quelqu'un en Afrique pour peser le foin. M. Laurier n'a pas été capable de trouver un libéral digne de faire ce voyage, et c'est M. Scarth, le député-ministre de l'Agriculture, un tory euragé, qui a été envoyé.

Nous pourrions multiplier les exemples.

Quelle humiliation !

Et M. Tarte vient de nous quitter, entouré de son état-major, pour aller se pavaner dans la capitale française.

Dernièrement, M. Laurier mettait à la retraite le greffier du Sénat, M. Langevin. Pour y mettre un libéral, me direz-vous ? Pas du tout. C'était pour faire place au frère de M. Chapleau, celui qui fut destitué il y a quelques années, par le Département des Chemins de fer.

Arrière, MM. les libéraux, vous n'êtes pas assez intelligents pour remplir ce poste !

Il n'y a pu'une expression pour qualifier cette nomination : c'est une infamie qui a profondément humilié tous nos amis.

Mais ce n'est pas tout.

La première nomination de juse à la Cour de l'Amirauté, en remplacement du juge Irvine, dé-cédé, a-t-elle été donnée à un libéral ?

Non pas. C'est M. le juge Routhier, frère du grand-vicaire de Mgr Duhamel, et conservateur outré, qui a obtenu la place.

Il y avait bien M. Jacques Malouin, un vieux libéral qui avait largement gagné ses épaulettes, et qui aurait pu honorablement remplir cette charge. On l'a écarté sans cérémonie.

Le dévouement, les longs services rendus, les sacrifices faits dans les mauvais jours du parti, tout cela est oublié. Il n'y a que les conservateurs qui sont méritants. Les libéraux ne sont bons qu'à occuper les places inférieures. Ils sont une quantité négligeable.

Nous le prédisons à M. Laurier : il conduit le parti à un désastre inévitable. A-t-il déjà oublié l'exemple de M. Mackenzie qui, en 1879, a subi une défaite humiliante parce qu'il a adopté les méthodes de gouvernement en honneur aujourd'hui. Les libéraux sont dégoûtés, humiliés, profondément humiliés, et M. Laurier s'en apercevra quand il sera trop tard.

Mais, nous dirait-on, que faudrait-il faire pour sauver la situation ? La chose est toute simple : il faudrait des *libéraux* dans le gouvernement, l'application des principes que nous avons proclamés dans l'opposition, et surtout, que l'on cesse de nommer des bleus. Nous demandons et nous exigeons tout simplement que justice nous soit rendue. S'il y a des places lucratives ou honorifiques à donner, que ce soient des libéraux qui les obtiennent, et non pas nos plus mortels adversaires.

Il y a dans tous les départements publics, à Ottawa, toute une légion d'employés conservateurs qui mènent tranquillement mais sûrement l'administration libérale. Le chemin de fer Intercolonial ruine tous les députés amis de la région qu'il traverse, à cause de la façon dont le double patronage y est exercé. Nos amis y sont traités de la manière la plus indigne, et c'est la clique tory de Moncton qui règne en maîtresse souveraine.

Nous venons de dire de dures vérités à l'hon. M. Laurier, et il les mérite richement. Tout de même, nous lui aurons rendu un service signalé si nous avons réussi à lui dessiller les yeux et à

lui faire voir la vérité. Les vrais amis ne sont pas les flatteurs, mais ceux qui savent dire la vérité, haut et ferme.

C'est ce que nous avons fait.

Et nunc, erudimini !

VIEUX-ROUGE.

Au Conseil-de-Ville

Le nouveau Conseil-de-Ville de Montréal semble destiné à faire parler de lui, et ce ne sera peut-être pas en bien, si le manque de dignité et de décorum continue à caractériser la conduite de certains échevins qui sont arrivés à représenter certains quartiers, grâce à nous ne savons quelles intrigues ou influences.

Depuis un grand nombre d'années, la Corporation de Montréal a toujours eu la main heureuse dans le choix de ses échevins, et elle peut se vanter d'avoir possédé des ornements que beaucoup d'autres villes nous envient.

Pour ne pas remonter trop loin rappelons le beau temps où le "premier coq" trônait au conseil. Il fut même bombardé député à la Législature Provinciale pendant quatre ans. Heureusement que depuis ce temps-là on l'a renvoyé faire des discours à ses boucauts de peinture. On assure qu'il doit de nouveau briguer les suffrages des électeurs du quartier Ste-Marie. Dieu nous préserve du malheur de sa réélection.

Plus tard, nous avons eu Pierre Leclerc, qui était inoffensif, mais tout de même avait une manie dangereuse : celle de faire des discours à propos de tout et à propos de rien. Nous l'avons perdu, hélas ! et ses chances de résurrection nous semblent évanouies.

Tant mieux !

Dans le conseil actuel nous possédons

une personnalité qui finira par faire croire aux étrangers qui assistent quelquefois aux délibérations du conseil que la théorie de J. C. Robillard relativement au sang sauvage répandu dans le système du Canadien avait beaucoup plus de bon sens que ça en avait l'air.

Cet échevin qui orne aujourd'hui l'un des fauteuils du conseil est un grand capitaliste, un riche propriétaire d'immeubles possédant une grande quantité de maisons de bon rapport; il en a même une grosse (144) suivant une expression pittoresque employée par un de ses collègues, aussi distingué, aussi spirituel et aussi instruit que l'autre est ignorant, peu fin et mal élevé.

Cet échevin-phénomène répond au nom de Roy quand on l'appelle et même quand on ne l'appelle pas, et il lui manque une des premières qualifications requises par la charte de la ville pour remplir le poste qu'il occupe. On assure que ce monsieur serait incapable de lire son propre nom imprimé en lettres de six pieds, en *caractères moulés*.

Il y a une clause dans la charte qui déclare formellement que nul citoyen ne peut être éligible au poste de représentant dans le conseil à moins qu'il ne sache lire et écrire.

Pourquoi ne fait-on pas observer la loi? Est-ce parce que M. Roy est riche?

Cette raison nous semble mauvaise, et nous n'en voyons qu'une plausible. Dans cette ère de démocratie, à cette époque où toutes les classes de la société demandent leur part de représentation, il est permis de penser que l'échevin Roy représente la classe des illettrés, très intéressante, il est vrai, et qui mérite toute la sollicitude de tous les gouvernements, mais qui ne peut

pas s'arroger le droit de nous rendre ridicules aux yeux des étrangers.

Il ne faut pas oublier que ces discussions acrimonieuses, acerbes même, sont rapportées par la grande presse, et répandues à jet continu parmi toute la population du pays qui se demande avec raison quelle espèce de cirque est le Conseil-de-Ville de Montréal.

Le sentiment qui nous anime n'est pas de l'animosité, parce que nous ne connaissons nullement ce prodige qui s'appelle l'échevin Roy. Nous l'avons vu et entendu, hélas! au conseil, par un pur hasard.

Et c'est bien suffisant.

* * *

Ce monsieur n'est pas le seul ornement du conseil, car il y en a quelques autres que l'on peut classer parmi les "patates."

C'est l'expression consacrée, paraît-il, parmi les artistes, pour indiquer une foule quelconque après avoir dessiné les types saillants.

Nous devons ajouter que, dans la composition du conseil actuel, il y a des *gentlemen*, des hommes de mérite et de savoir qui sauront parfaitement se faire respecter et mettre à leur place les ignorants qui, espérons-le, seront priés de rester chez eux aux élections prochaines, si on ne trouve pas le moyen légal de les mettre à la porte avant cette époque.

CIVIS.

AUX SOURDS— UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

LA LOI LACOMBE

La loi Lacombe n'a pas trouvé grâce devant le Sénat provincial, et les vieux endormis ont jugé à propos de ne pas accepter cette mesure protectrice des intérêts du pauvre monde, et les cavernes de voleurs seront ouvertes comme par le passé et continueront à enrichir les rastaquouères sans cœur et sans honneur qui spéculent sur la misère des ouvriers et la sottise de leurs femmes pour rouler insolemment leurs personnes dans des voitures qu'ils ont violemment arrachées au moyen de saisies et par ministère d'huissier, en semant derrière eux la ruine, la désolation et le désespoir.

Que leur importent ces détails, pourvu qu'ils aient tout ce qu'ils désirent ?

Pendant que le gague-petit sue et peine pour arracher sa misérable existence et celle des siens en travaillant de longues heures, ces gens-là se pavanent dans des équipages princiers, avec la queue par devant et par derrière, se construisent des palais qu'ils meublent somptueusement, et, de plus, éclaboussent au passage les malheureux qui leur ont fourni les éléments de leur fortune mal acquise.

Voilà les gens que le Conseil Législatif protège dans leur industrie, au lieu de chercher à donner à l'ouvrier le moyen de soulager sa misère et d'améliorer sa condition.

Nous en sommes, nous, de ce peuple, du vrai peuple, du bon peuple. Car le fait d'écrire dans un journal et d'appartenir à une profession libérale, comme on appelle le journalisme, ne veut pas dire que tous ceux qui se livrent à cette besogne ingrate sont des aristocrates ou se vantent sur des monceaux d'or.

Combien d'entre nous sont obligés, pour gagner leur vie, de se livrer aux travaux les plus disparates !

Il y en a, et on pourrait citer plusieurs exemples, qui ne se contentent pas de se vider la cervelle toutes les vingt-quatre heures pour essayer de plaire à leurs lecteurs, mais se mettent résolument au travail de la casse, composent l'article qu'ils viennent d'écrire, serrent leurs formes

pour l'impression et plient leur gazette avant de l'adresser aux abonnés.

Vous croyez que c'est de l'exagération ? Si vous avez quelques heures à perdre, écrivez une carte postale, nous prendrons rendez-vous et nous vous convaincrions.

M. Tardivel n'a jamais procédé autrement, et cependant personne n'osera dire qu'il n'est pas un excellent journaliste. Mais il est en même temps un excellent ouvrier.

Or, nous soumettons que dans tous les métiers des cas analogues se présentent, et nous dirons de plus que c'est surtout parmi ces ouvriers-artisans que vous trouvez la plus grande somme de pauvreté relative, parce que la plupart sont imprévoyants.

Il est inutile de parler ici de la classe ouvrière ordinaire. Nous avons donné notre opinion sans équivoque dans notre dernier numéro.

Ce que nous tenons à faire ressortir surtout c'est que notre Chambre Haute, composée en entier de gens qui ont eux-mêmes édifié leur fortune, et qui sont tous descendants d'habitants ou d'artisans, n'ont pas le droit légitime de protéger les vantours au préjudice des honnêtes travailleurs.

Nous entendions l'autre jour, dans la salle du Conseil, l'un des vieux bonzes faire un discours à perte d'haleine sur les beautés de la Constitution et sur les privilèges qu'elle confère à notre nationalité canadienne.

Mais ces gens-là ne voient donc pas ce qui se passe autour d'eux ?

Ils ne savent donc pas que c'est en refusant de sanctionner une loi aussi sage, aussi juste et aussi équitable que celle qui a été présentée par le Dr Lacombe qu'ils détruisent le peu de prestige qui nous reste encore ?

Quant à nous, notre opinion est vite formulée. Ces messieurs du Conseil Législatif parlent à la cantonnade pour avoir l'air de gagner le salaire et ne s'occupent que des gros bonnets, sachant bien que la voix des humbles et des prolétaires viendra mourir sur les plus bas degrés du trône, où ils siégeront jusqu'au moment où le sentiment populaire sera assez puissant pour demander leur déchéance immédiate et sans phrases.

En attendant cet heureux jour, le Dr Lacombe, le champion des droits populaires, ne faillira pas à la tâche qu'il s'est volontairement imposée, et il finira certainement par triompher et nous délivrera des voleurs en gants blancs.

FRANC

LA GLOIRE

Parbleu ! si j'avais été l'unique témoin de cette chose extraordinaire, je serais le premier et le plus enragé de tous à n'y pas croire. Mon propre témoignage m'y deviendrait suspect. J'en attribuerais la sincérité même et l'apparente autorité à l'impérieuse force de quelque hallucinatoire illusion, où j'aurais été le jouet, soit d'un rêve, soit d'une sublime supercherie. Et je ne serais pas embarrassé d'en trouver une explication plausible, fût-ce aux dépens de ma vanité, mais à l'avantage de ma raison.

Le diable, c'est que nous fûmes trois témoins de cette chose extraordinaire. Et il n'est pas admissible qu'on nous ait dupés, ou que nous nous soyons dupés nous-mêmes tous les trois ensemble, à un rêve pareil, aussi nettement défini et circonstancié.

Force nous est donc bien de renoncer à l'hypothèse d'une hallucination ou d'une supercherie, et notre raison nous oblige à tenir pour absolument réelle cette chose extraordinaire.

En voici, d'ailleurs, le récit, dénué expressément de tout enjolivement littéraire et philosophique, sans commentaires d'aucune sorte, et donné à l'état de simple rapportage, moins comme un conte que comme un sujet de conte. Ecrira ce conte qui voudra l'écrire ! Moi, je ne m'en sens pas le courage.

Il y a longtemps de cela, nous étions un jour, les deux amis dont j'ai parlé et moi, au Croisic. L'un de ces amis était un musicien ; l'autre, un peintre. Nous étions jeunes, très épris chacun de notre art, très plein d'espérance et de foi en notre avenir, très amoureux de la gloire. La vie nous a prouvé, depuis, à tous les trois, que nous n'avions pas tout à fait tort, en ce temps-là, d'être tels.

Nous logions dans une petite auberge, où mangeaient à table d'hôte, avec nous, quelques

naturels du pays, devant qui nous laissions déborder nos junéviles enthousiasmes, comme si nous parlions une langue inconnue autour de nous.

À vrai dire, nos commensaux ne s'occupaient pas de nous non plus, et bavardaient, eux, de leurs affaires, uniquement, sans jamais avoir l'air de s'intéresser aux nôtres.

Un seul semblait ne s'intéresser ni aux nôtres ni aux leurs, et demeurait là, ainsi qu'un étranger à toute la table.

C'était un homme de cinquante ans environ, qui avait l'allure et le costume de quelque hobereau chasseur, avec ses guêtres, sa culotte et son veston de velours à côtes, son chapeau de feutre mou, sa haute taille, son corps bâti en force, son rude visage tanné par la grand air, les embruns et le soleil, sa barbe grise en poils de sanglier.

Toutefois, cet aspect de hobereau chasseur n'était que superficiel et de prime abord. Nous nous en étions vite aperçus. Mais nous n'aurions su dire ce qui se cachait sous cet aspect superficiel. Nos inductions là-dessus ne pouvaient même que nous embrouiller davantage, se contredisant au lieu de se corroborer, et chacun de nous tenant bon pour les siennes propres, qui lui semblaient indiscutables.

Le peintre disait, en donnant sa tête à couper qu'il ne se trompait pas :

— Je parie que cet homme-là est un peintre. Ça se voit rien qu'à sa façon de regarder les choses.

Moi, je soutenais "mordicus" qu'il avait des yeux de poète.

Sans pouvoir donner aucune raison de son avis le musicien affirmait avec violence que l'homme était un musicien.

Le silence de notre hôte nous encourageant, et la jeunesse manquant volontiers de tact, nous en vîmes à discuter le cas à haute voix, devant lui, un soir que nous avions un peu trop bu du petit vin de Giglet, qui tape à la tête.

Il n'y avait plus personne dans la salle, que nous et l'homme. Il se leva du bout de la table, vint à nous, et nous dit :

— Vous avez raison tous les trois, messieurs

Je suis, en effet, poète, peintre et musicien. J'ai même, dans les trois arts, un absolu génie. S'il vous plaît d'en juger, suivez-moi.

On le suivit. Sa maison était voisine. Il y vivait seul, sans une servante, n'y occupant que la grande pièce du rez de-chaussée, où se trouvaient un lit, une table, un piano, un coffre-fort, et un tableau sur un chevalet.

Dès l'entrée, nous tombâmes tous les trois en admiration, et le peintre en une véritable extase, devant ce tableau unique. C'était une femme nue dans un paysage.

— Vous êtes, en effet, monsieur, un peintre de génie !

Ce fût le cri du peintre et le nôtre. C'eût été celui de tout le monde. L'œuvre était écrasante de beauté.

Nous admirions encore que déjà l'homme était au piano, y jouant une symphonie dont se pâmait le musicien, et l'entremêlant de poèmes qui me forçaient à pleurer.

Par quels mots rendre ce que nous éprouvions ? Je ne le sais pas. Tout ce que je puis dire, c'est que nous hurlions de joie artistique, d'ivresse exaltée, d'enthousiasme, de folie.

Brusquement, l'homme nous renvoya. Le lendemain, il partait.

Vingt ans se passèrent sans que personne de nous en eût aucune nouvelle. Nous parlions souvent de lui, de cette merveilleuse soirée, de son effrayant génie ; mais nous en parlions ainsi que d'un songe dément, et doutant parfois de l'avoir songé.

Un jour, nous reçûmes, tous les trois ensemble la lettre que voici :

“ Quand vous lirez ces lignes, je serai mort. Venez, avec vos deux amis (ici son adresse, à Paris), prendre possession de mes œuvres, dont je vous institue légataires. Vous serez les apôtres de ma gloire. J'ai détruit tout ce qui n'est pas digne de mon génie. Le reste est dans mon coffre-fort. Légez mon nom immortel à la postérité. Je m'appelle Jules Durand.”

Nous allâmes à l'adresse indiquée. Le notaire ouvrit devant nous trois le coffre-fort. Nous tremblions de la tête aux pieds. Nos cœurs battaient à se rompre.

Placées en évidence, au milieu du coffre-fort les œuvres géniales de Jules Durand consistaient en une petite pincée de cendres.

JEAN RICHEPIN.

CROYEZ

Le rhume, la toux, les étouffements et par suite la souffrance et l'insomnie. Le BAUME RHUMAL seul remède à tout cela. 29

CHRONIQUE

Israël-Pasha a fait une entrée triomphale dans la bonne ville de Lutèce.

* * *

Le pont de Québec, vous savez, celui dont on parle depuis cinquante ans, est-il un pont de fer, de bois ou d'acier ?

— Non, c'est un pont d'élection.

* * *

Il paraît que la délégation japonaise à l'Exposition ne reviendra plus au Canada, jamais !

Les Français veulent absolument la garder pour eux.

C'est un *casus belli*.

* * *

Les personnes qui ont des lettres circulaires ou prospectus à faire distribuer peuvent s'adresser en toute confiance à M. Jules Vatone, No 1447 rue Notre-Dame, et la distribution sera faite à leur entière satisfaction.

* * *

Dans le résumé des travaux de la session à Québec, le *Canada Français*, organe de l'hon. M. Marchand, oublie de nous dire combien de parents il a casés depuis qu'il est au pouvoir, et le nombre de ses proches qui ont eu le patronage de son gouvernement.

Fâcheuse lacune !

* * *

A VOTRE AISE

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver le remède contre les affections de la gorge et des poumons. LE BAUME RHUMAL se vend partout. 30

On dit qu'un haut dignitaire ecclésiastique a fait l'acquisition d'un journal du dimanche.

Cela me fait plaisir, car au moins, en publiant cette gazette sous l'égide du clergé, on n'offense pas plus le Seigneur.

Je croyais, cependant, que l'essai tenté à l'aide de feu la *Croix* avait dégouté ces messieurs.

Du moment que la session provinciale est terminée, le papa Marchand fait comme les ours à l'automne, il rentre dans sa *cache* pour n'en sortir qu'à la session suivante.

Il s'aventure bien quelquefois au dehors, mais comme il voit toujours son ombre il se dépêche de se terrer de nouveau.

Et voilà pourquoi on n'entend pas parler de lui entre les sessions.

Le câble nous a annoncé que l'hon. M. Tarte a pris la direction des travaux à l'Exposition de Paris.

Cela ne m'étonne pas.

Le jour où cet homme ne prendra pas la direction de quelqu'un ou quelque chose, si on lui en donne l'opportunité, la fin du monde ne sera pas éloignée.

Mais que devient Joson dans tout ça ?

Un échevin qui ne sait ni lire ni écrire assiste à l'assemblée d'un comité auquel il n'appartient pas.

Au cours de la discussion, il intervient et appuie ses arguments de vigoureux coups de poing sur la table.

Alors le président, d'un ton suave :

— Mon cher collègue, veuillez mettre votre proposition par écrit, et le comité lui donnera sa plus sctieuse attention.

Il me semble avoir vu dans quelques gazettes du pays une entête d'article relative à la question des écoles.

Il y a donc encore des gens qui s'imaginent qu'il y a une question des écoles. Comme ils sont arriérés !

Il y en avait deux autrefois. Celle du Manitoba et celle de Québec. La première a été pro-

pement réglée, à l'honneur du gouvernement Laurier. La deuxième est ensevelie sous l'avalanche de neige que nous avons eue en mars, et sous la frayeur du Vieux-Lion, qui n'ose pas toucher à cette question délicate.

Le révérend Père Frédéric, Franciscain, était à Thetford Mines la semaine dernière, dans le but de faire une collecte pour venir en aide à la construction de la magnifique église [St-Antoine érigée sur la Grande Allée.

Les paroissiens de Thetford ont compris la beauté et la grandeur de l'œuvre. Le bon Père en est parti avec la jolie somme de \$400.—*Le Soleil*.

Allez donc demander à ces gens-là de souscrire \$100 pour construire une maison d'école !

Je proteste énergiquement contre le vol de mes mots par la grande presse quotidienne. On m'a chipé les "jupons," les "amazones" et plusieurs autres expressions qui m'ont coûté beaucoup de travail. J'en lâche encore deux qui s'adaptent aux gouvernements Laurier et Marchand. Ce sont la "juponnerie" et la "juponnade." J'en ai bien un autre, mais je le garde pour moi, et je ne m'en servirai que le jour où j'aurai obtenu un brevet, un droit d'auteur, et alors les journalistes qui auront le toupet de le prendre seront poursuivis avec toute la rigueur de la loi.

**

PAS PLUS DIFFICILE QUE CELA.

C'est aisé de se procurer une grande somme de soulagement avec une petite somme d'argent. Achetez une bouteille de BAUME RHUMAL pour 25c.

Mœurs locales.

Un habitant de la paroisse de Saint-Janvier, dans le Pays-fin, avait cédé sa ferme et tout ce qu'il possédait à son fils, à condition que ce dernier lui payât une rente viagère qui le mettrait à l'abri du besoin.

Le bonhomme, n'ayant plus rien à faire, se promenait du matin au soir, ou passait ses journées à flâner le long des routes.

Un jour qu'il était au tournant d'une montée, un agent de machines à coudre lui demande la route de Ste-Scholastique.

— Ah ben ! j'vas vous dire, Monsieur, j'me sus donné à rente à mon garçon la semaine dernière, et depuis c'temps-là, j'm'occupe pus de rien.

Tout interloqué, l'agent continue sa route à tout hasard et arrive en face d'une ferme où un jeune gars buchait du bois de chauffage.

Il descend de voiture, s'approche du jeune homme et lui demande poliment en quel endroit il se trouvait.

— Oûs-que vous êtes ? C'est ben facile à voir. Vous êtes su' l'tas d'écopeaux !

* * *

Proverbes -

Nous détachons d'un ancien recueil de proverbes bretons :

Veux-tu être heureux un jour ? — Grise-toi !
Veux-tu être heureux trois jours ? — Marie-toi !

Veux-tu être heureux huit jours ? — Tue ton cochon !

Veux-tu être heureux toute ta vie ? — Fais-toi curé !

* * *

L'audition des élèves de M. Contant aura lieu vendredi soir, le 6 avril, au Kara Hall.

Madame Bennati, la sympathique artiste qui s'est fixée à Montréal il y a quelques mois, pour y enseigner le chant, se fera entendre dans l'*Arl-oso* du "Prophète," de Meyerbeer, et dans une nouvelle composition de M. Contant, la *Vierge à la Crèche*.

Je souhaite tout le succès possible à mon ami Contant.

* * *

On vient de me raconter un trait de pingrerie tellement colossale que je ne puis résister au désir de vous le narrer.

Un grand négociant de Montréal qui n'aurait jamais attaché ses chiens avec des bouts de saucisse, s'il avait eu des chiens, et qui, faute d'un point, n'aurait jamais perdu son âne, s'il avait possédé un âne, rencontre un client de la campagne qui venait faire ses achats du printemps. C'était dans le haut de la rue St-Denis.

On décida de se rendre à la ville en tramway. C'était à l'heure où les billets blancs sont acceptés. Vous savez, ceux qui coûtent trois sous.

Le marchand de campagne avait, la veille, acheté des billets bleus, et il allait en déposer un dans la boîte, lorsque son camarade le stoppa d'un geste énergique :

— Attendez, dit-il, il est parfaitement inutile de gaspiller de l'argent quand on peut faire autrement. Donnez-moi votre billet bleu et je vais en glisser un blanc à la place. Il n'y a pas de petites économies !

On m'assure que ce bonhomme-là s'est enrichi dans sa *ligne*, comme on dit couramment.

* * *

Il me semble que le nouveau conseil municipal s'est intitulé : "Conseil de Réforme."

La manière de procéder des nouveaux échevins démontre qu'ils n'ont pas eu tort de prendre ce titre.

Moi qui suis quelque peu porté à l'exagération, j'irai plus loin et je dirai qu'ils sont trop modestes.

La rapide manière d'assurer le bon fonctionnement de la machine municipale en destituant les employés pris en faute devrait permettre à notre gouvernement civique de s'appeler :

The Semi Ready Fit Reform Council.

RIGOLO.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

L'OBSTACLE VITAL.

Du refroidissement à la pleurisie il n'y a qu'un pas. Mettez entre eux la barrière infranchissable... le BAUME RHUMAL.

LE FRUIT CHINOIS

ET LE CHARDON FRANÇAIS

A mesure que la science explore les territoires du Céleste-Empire, leur richesse géologique apparaît, fabuleuse. La province de Shan-Si constitue, d'après les indications de la revue de a "Chine nouvelle", le bassin minier le plus remarquable de la planète. Côte à côte, le charbon et le fer y gisent. A Tse-Chou, le minerai déjà reconnu suffira quelques longues années au travail d'une immense usine. Là, comme salaire quotidien, l'ouvrier reçoit vingt-cinq centimes. Et cet homme admirable se nourrit au moyen d'une telle obole. Sur les photographies de la publication, il marque son attitude fataliste, résignée, qu'abritent de lourds costumes injermes, outil docile et impersonnel de la force qui, demain, va surgir là, puis agir au point de changer les conditions économiques des patries.

Limitrophe du Petchili, dont la capitale est Pékin, le Shan-Si se trouve relativement peu éloigné de la mer. Pour relier les gisements à la rivière Wei, qui porte les chalands jusqu'à Tientsin, un chemin de fer coûterait à peine vingt-six millions. Mais, d'abord, le dividende et l'amortissement seraient couverts par l'adduction de la houille aux docks de ce port qui, en 1897, absorbait un million de tonnes vendues aux steamers en escale et à divers acheteurs. La Société financière possédant les charbonnages et la ligne de transport peut réaliser un bénéfice net de dix francs par tonne, ou de dix millions par an : car la tonne rendue au terminus par voie ferrée, après extraction par le procédé européen, coûtant 15 fr. 20 environ, peut être livrée au prix de 25 fr. 20, puisque le combustible d'importation, seul en marché actuellement, vaut, celui de Cardiff 50 fr. 40, et celui d'Australie 37 fr. 80. La qualité de la houille de Tse-Chou est égale à la qualité de Cardiff, selon les rapports d'experts. Dix millions annuels chiffreront donc l'intérêt d'un capital de trente millions au plus.

On comprend quels avantages énormes la finance va tirer bientôt de la mise en exploitation

du Shan-Si. La Compagnie constructrice de ce premier chemin de fer tiendra le monopole de la pénétration dans le noir Eldorado ; elle saura faire payer à sa guise le transport du matériel européen ou américain arrivant pour garnir les usines métallurgiques, les verreries, les fabriques de machines aratoires, de dynamos, de générateurs que l'on va créer dans une région où la tonne de fonte sera comptée selon le prix dérisoire de seize francs ! En outre, le débouché, c'est le pays même que l'esprit assimilateur de la vieille et intelligente race chinoise entreprend déjà de transformer industriellement.

Je cite cet exemple, avec chiffres à l'appui, pour indiquer les causes d'un phénomène économique très probable. L'Europe va sans doute assister à la désertion d'une partie de ses capitaux, attirés en Chine par d'incomparables dividendes.

Que les grandes Sociétés comme celles du Creusot, de Fives-Little, des chantiers de la Seyme, forment un syndicat destiné à essaimer en succursales chez les Célestes ; et, dans quinze ans, les entreprises d'Extrême-Orient deviendront l'affaire importante, tandis que les groupes de la métropole prendront le rôle de succursales. Bien entendu, les Anglais, les Américains et les Allemands préparent déjà l'opération. A l'heure présente, et depuis la révolution de palais qui transmet à la reine-mère tout le pouvoir, la politique de la Russie et la nôtre sont les mieux écoutées à Pékin. Si nos ingénieurs, nos banquiers savent en tirer profit afin d'obtenir les concessions utiles, cette richesse doit échoir à la fortune moscovite et française.

Ici, les détenteurs d'argent se laisseront d'autant mieux séduire que le conflit social s'aggrave toujours. Multipliées, les grèves, somme toute, favorisent les espoirs du prolétariat, moins, peut-être, en augmentant ses avantages pécuniaires qu'en affermissant le principe de l'amélioration indispensable au sort du travailleur. Consacré par quinze ans de triomphes partiels et de théories généralement admises, ce principe commandera sous peu aux idées législatives et parlementaires. Les syndicats ouvriers finiront par obtenir la personnalité civile complète, avec le droit

d'accepter des legs, des donations, de posséder. Avant de conquérir leurs biens de main-morte, à l'exemple des communautés religieuses sous l'ancien régime, ils achèteront peu à peu les actions des entreprises que leur effort développa.

Du reste, il n'importe guère d'acquérir la totalité des titres, mais seulement la part qui, selon les statuts, justifie le droit de vote dans le conseil d'administration. Progressivement transformé en salaire, le dividende cessera de rémunérer le capital argent pour rémunérer le capital travail.

C'est le terme inéluctable de l'évolution économique actuelle, sans que doive obligatoirement intervenir l'action révolutionnaire. Celle-ci peut naître d'accidents. Elle n'est pas fatale.

Les capitalistes prévoient cette fin de leur condition. Ils n'hésiteront plus longtemps à porter leur force dans un pays où la matière première abonde à vil prix, où la journée de travail coûte vingt-cinq centimes, et où les grèves ne sont pas encore le résultat d'organisations syndicales excellentes. À supposer que les mêmes revendications ouvrières naissent de mêmes conditions économiques transplantées en Asie, le capital peut néanmoins espérer une première période indemne de cataclysmes sociaux, pendant dix ou vingt années. C'est le temps de gonfler bien des portefeuilles.

Connaissant la timidité de la finance latine, on ne pense guère à une ruée immédiate sur ces affaires de mines et de métallurgie chinoises ; mais on peut croire à une tendance qui, rapidement, s'accroîtra. Les économies françaises imiteront celles des autres pays : elles s'exileront vers l'Orient. D'ailleurs, comme l'annonçait, à la Chambre, M. Delcassé, applaudi par le diplomate qu'est M. d'Estournelles, l'introduction des méthodes industrielles et du machinisme dans le Céleste-Empire ne tardera point à susciter une production à bas prix de tous objets. Ils arriveront très vite en étal sur nos marchés d'Occident. Nos fabriques renonceront à la concurrence. La première victoire des Jaunes sur les Aryens sera cette victoire commerciale qui ruinera peut-être, si des remèdes ne sont point opposés, toute la

bourgeoisie, et créera un chômage universel dans les usines de la vieille Europe. Il ne s'écoulera point beaucoup d'années avant qu'une preuve au moins de ce danger ne soit offerte par la brusque invasion d'une denrée chinoise. Dès l'évidence de cette preuve, le capitalisme occidental émigrera dans le pays où l'on gagne, et fuira le pays où l'on perd.

Le génie des Russes semble comprendre à merveille les données du problème. Ils se posent en voisins préparés du Shan-Si. À l'instant où leur énergie commerciale dépassera la frontière chinoise, elle se trouvera soutenue par un argument stratégique peu éloigné et autrement formidable qu'une escadre. À la vérité, il se peut que les Japonais rivalisent. Les thèses de leur diplomatie visent à consacrer les importations scientifiques, industrielles et militaires dans l'empire du Fils du Ciel, par le moyen de leur influence opposée à l'influence européenne. Les Etats-Unis les aident presque en cette tâche. Et la théorie se défend. Les mœurs des Japonais et des Chinois, bien que fort différentes, ne laissent pas que d'avoir des similitudes inconnues aux occidentaux. S'il couvient de se résoudre à l'accueil des nouveautés, le disciple de Confucius les acceptera mieux des gens de Yedo. Cette émulation entre boyards et samourai faillit déjà se traduire, en Corée, par des bagarres. Elle peut susciter la bataille, et ce ne serait pas un médiocre souci pour les hommes du Transsibérien. La flotte du Nippon a fait ses preuves ; la marine russe n'arbore pas le pavillon d'une supériorité intangible.

Peut-être ce souci contribua-t-il à détourner le Tsar d'insister auprès des puissances pour faire respecter le principe d'arbitrage par les Anglais et les Boers. Au promoteur de la conférence de la Haye, il appartient de poursuivre cette tâche de sagesse, jusqu'en ses conséquences péremptoires. Il est bizarre qu'il s'en abstienne. Ni ses conseillers, ni lui-même n'espéraient que l'œuvre entreprise se pût terminer à la Maison du Bois après quelques semaines de pourparlers, et quelques signatures de procès-verbaux. L'évangile de la paix a besoin de longs apostolats pou :

convertir la barbarie. Sans doute, de fins diplomates surent-ils faire entendre que leurs cours entrevoyaient là un habile moyen d'assurer à l'ouest, la sécurité de l'arrière-garde, russe, cependant qu'à l'est de l'Asie, les avant-gardes opèreraient de fructueuses conquêtes. Vexé de pareilles suppositions, le jeune tsar aurait, dès lors, abdiqué sa prétention à des essais de philosophie pratique.

L'occasion cependant semble belle pour affirmer un principe. De Brest à Moscou, la plupart des journalistes et toute cette infime minorité bruyante que l'on dénomme l'opinion publique, se jette à cris perdus dans le parti du Transvaal, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs, chaque peuple ayant agi comme l'Angleterre, soit contre son Algérie, soit contre son Danemarck, soit contre son Trentin, soit contre sa Rome ; écrasant les faibles et violant la propriété nationale d'autrui. Mais enfin la presque unanimité des sentiments se voue à l'admiration du président Krüger et à l'anglophobie. Quel beau "public sympathique", pour appeler les ministres de la Reine à la barre de la Haye !

L'étonnant est qu'en toutes ces foules, germaniques, latines et slaves, enthousiastes du noble général Cronje, pas un groupe qui se forme ne puisse contraindre ses représentants politiques à demander sérieusement l'intervention du haut de la tribune parlementaire. Les députés allemands ont applaudi les quelques paroles, d'ailleurs absurdes et vagues, par lesquelles M. de Bülow a mis en déroute un interpellateur honnête d'exprimer le sentiment général de la presse, de l'image, des tavernes et de la rue. Aucune émeute n'a honni M. de Bülow. Voici qu'une dépêche italienne attribuée à l'amiral Canevaro, ancien ministre des affaires étrangères, ce propos : "L'Angleterre fera tout ce qu'elle voudra des deux républiques du Vaal et de l'Orange, sans qu'une seule puissance ose intervenir."

Alors que signifie l'opinion publique européenne ? Au début du siècle, un moindre mouvement des esprits engagea l'Europe dans la guerre qui délivra la Grèce du Turc. Byron alla mourir sur les murs de Missolonghi. La bataille de

Navarin fut approuvée dans les Parlements, et dans la rue triomphante.

Il n'en est plus de même parce que (chacun le pense, et les gouvernements surtout) nos emballements d'aujourd'hui ne jouissent pas d'une sincérité pareille. Tel qui abomine l'Anglais en prose et en vers, à la fin du repas, voterait secrètement contre la guerre, si, par plébiscite, les pouvoirs l'interrogeaient sur l'urgence de risquer sa vie ou ses fouds contre les gros poings de John Bull. On aime feindre la générosité et le courage parce qu'on sait que la sagesse ironique des gouvernements saura feindre la prudence et la pusillanimité, sûre de contenter ainsi l'intime lâcheté de l'électeur. Les peuples sont des cabotins tout comme les individus. Seulement il arrive parfois que le rôle oblige à la réalité.

Voilà le commentaire de l'ironie que M. de Bülow employa et celui du silence que garde le tsar. Le ministre allemand affirma même la théorie exclusivement individualiste de sa nation qui n'entend pas sacrifier un iota pour un but étranger à l'agrandissement matériel de la Teutonia, qui ne veut pas reconnaître un intérêt supérieur, fût-il moral, à l'intérêt germanique pur.

Certains prétendent que cette attitude nouvelle, contraire à tout espoir récent d'alliance continentale, est due aux représentations de l'Autriche et de l'Italie. La diplomatie anglaise faisant valoir auprès de celle-ci, le prix d'une amitié qui éloigne de la Tripolitaine l'expansion française, et auprès de celle-là, le prix d'une entente qui éloigne des Balkans l'ambition russe, les aurait priées l'une et l'autre de réussir auprès de l'Allemagne une démarche menaçant de rompre la Triplice, au cas d'une intervention dirigée contre les ennemis des Boers. Le voyage du prince de Prusse en Autriche aurait eu pour but de conjurer cette menace par des promesses.

En admettant la vérité de ce racontar, l'Allemagne doit commencer à sentir sa faute de 1871. Amputer géographiquement la Gaule, c'était nourrir à jamais l'état latent du conflit. Certes, à cette date, personne ne prévoyait le relèvement

de la France. On disait couramment qu'au bout de dix années l'Allemagne achèverait la conquête, s'adjugerait la Champagne, octroierait à l'Italie Nice et la Savoie, et nous installerait au rang de l'Espagne, proie futures d'un nouvel empire romain, nos colonies revenant de droit à l'Angleterre, Algérie comprise. Or, les choses se passèrent d'autre façon. D'abord le raisonnement de la Russie contraignit Bismarck au respect de l'équilibre européen, pour lequel nous étions un poids nécessaire. Plus tard, on se rappela les sept mois de guerre difficile, la dépense d'argent et de vies humaines, en 1870. Alors, à Berlin, l'on se déclara satisfait de la situation. Pour la perpétuer, la Triplice naquit.

Aujourd'hui, et M. Deschanel l'a annoncé dans un discours remarqué, la France possède une armée très puissante, la meilleure artillerie du monde, et un esprit nationaliste en ébullition plus ou moins factice, mais en ébullition. Le voisin de 1871 a grossi. S'adossant au mur mitoyen, il pourrait, tout de même, un jour ou l'autre, le faire s'écrouler dans les plates-bandes du Rhin, par mégarde, malgré son humble prudence. L'Allemagne est assise au faite du mur, c'est vrai ; mais elle est assise sur un chardon qui a pour piquants plusieurs millions de baïonnettes, et qui prend racine dans le trésor le mieux muni en ressources immédiates. Elle se trouve mal à l'aise, et ignore comment partir. Faire la paix avec le voisin la tenterait. M. de Mouraview essaya de finir cette guerre muette qui dure depuis trente ans. Mais aux premières propositions de reconnaître à jamais perdu son vieux champ lorrain, le voisin grossi se déroba, malgré toutes les politesses de l'ami russe. Force fût à l'Allemagne de rester assise en plein chardon. Elle repose donc les pieds sur le tabouret de la Triplice, position qui soulage un peu la patiente. Mais elle a bien d'autres convoitises ; un commerce prospère à grands intérêts lointains, vers le Shan-Si, pour lesquels il faudrait que la boutique de Hambourg ruinât la boutique concurrente de Liverpool, et, en outre, une affaire de succession dont le résultat vaudrait d'autres richesses que celles incluses au petit champ lorrain. Voilà pourquoi l'Allemagne

aimerait bien se lever du chardon qu'elle sema, sans savoir, en 1871. D'autres occupations la réclament. C'est une personne bien gênée.

Le chroniqueur d'un journal berlinois, *Borsen Zeitung*, établissant naguère un parallèle entre les opinions belliqueuses exprimées par M. Deschanel à l'Académie, et celles que je soutiens ici, affirmait que sa patrie ne songeait nullement à de noirs desseins envers la nôtre. Je le crois aisément. Depuis quinze ou vingt années, elle eut pu nuire davantage et même entreprendre les voies de fait, spectacle auquel M. Crispi se fût frotté les mains avant que de faire la quête dans l'assistance. Mais elle a prévu que c'était l'intérêt de la seule Italie. Comme l'explique nettement le philosophe de la *Borsen Zeitung*, la sagesse pour la France et l'Allemagne serait de n'inquiéter en aucune manière, de favoriser même leur développement réciproque, sans essayer de conclure une alliance dont les termes prêtent à de fâcheuses discussions. Le pangermanisme et le panlatinisme peuvent très bien se parfaire côte à côte, des siècles durant, et ne pas s'incommoder.

Mais il y a le chardon.

A cause de ce maudit chardon, que sema très maladroitement Bismarck, l'avenir de deux grandes idées s'attarde à des manigances dignes de diplomates, indignes d'elles. Ah ! se lever du chardon ! Courir aux fruits du Shan-Si sans avoir à retourner la tête, atteindre cet Orient d'Eldorado où le Moscovite va récolter d'abord, à la barbe de Gambrinus ! Quel rêve de richesse, de grandeur, de puissance ! . . . Mais il y a le chardon.

A cause de ce vile parasite, la ville de Hambourg va peut-être devoir, contre tous ses intérêts, venir en aide à la boutique concurrente de Liverpool, qui, victorieuse, ruinera certainement son associée ; puis enverra ses commis cueillir le fruit chinois, sur leurs bateaux innombrables, tandis que la flotille allemande essaiera d'attraper l'écorce. Ne parle-t-on pas de Quadruplice ?

MM. Drumont et Jaurès, Deschanel et Rochefort dénoncent en même temps le péril. Dans les ambassades, on croit que l'Angleterre déclarera l'ouverture des hostilités contre la France,

après la campagne du Transvaal. L'appréhension s'affirme partout.

Alors, mieux vaut ne plus garder de ménagements, et imposer une intervention, dès aujourd'hui, entre Londres et Prétoria, villes citées devant la barre de La Haye, sur l'initiative franco-russe. L'opinion publique de l'Europe applaudirait. Les conséquences militaires, au cas de leur nécessité, seraient plus défavorables à l'Angleterre dans l'instant où son armée entière lutte à travers le pays d'Orange, qu'à l'heure où reviendra une partie de ses troupes. De Madagascar et du Tonkin, nos transports pourront jeter quelques bataillons à Durban, sur les traces du général Buller, ce qui compliquerait singulièrement sa tâche. Et le gage du Cap serait un gros gage au jour du règlement des comptes.

On verrait ensuite qui mangerait, avec le Russe, le fruit chinois.

PAUL ADAM

Voyez l'annonce de la DERMATINE sur la dernière page.

Nous distribuons cette semaine le REVEIL dans plusieurs dépôts de journaux, afin de permettre à ceux qui ne sont pas abonnés de l'acheter.

ON NE PEUT LE NIER

Le BAUME RHUMAL guérit infailliblement la toux, le rhume, la coqueluche. 31

Nous enverrons à Montréal et au dehors des numéros échantillons du REVEIL à tous ceux qui nous en feront la demande.

Demandez la DERMATINE pour le masque, le remède à la mode. Voir l'annonce.

Par le temps qui court on n'entend parler que de concerts et représentations musicales. Le goût semble s'éveiller,

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts : mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

LA DERMATINE

Guérison du masque et des taches de Rousseur garantie par l'usage de cette élégante eau de toilette. 50c et \$1 la bouteille.

MIEUX QUE LE DIAMANT

L'or est moins précieux que la santé qui ne s'achète pas. LE BAUME RHUMAL vaut mieux que le diamant qui coûte si cher. 28

En faisant usage de la DERMATINE, la seule préparation au monde qui guérisse le masque et toutes les décolorations de la peau. 50c et \$1 la bouteille. 2

Faites abonner vos amis au REVEIL.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA